

The
Tocqueville
Review
La
Revue
Tocqueville

LIBERALISM IN THE MIRROR OF TRANSNATIONAL TERROR

Mai 68 : crise des rapports entre générations ?

Échec des nationalistes québécois

THE SOCIAL SCIENCES SINCE 1945 : A SURVEY

TOCQUEVILLIANA

Vol. XXII

N° 2 - 2001

Simon LANGLOIS

Département de sociologie, Université-Laval

J'ai eu la chance d'étudier à l'époque où la sociologie était déjà largement institutionnalisée (durant les années 1970), mais aussi à une époque marquée par les grands débats idéologiques qui n'ont pas toujours eu des conséquences heureuses sur la discipline comme on le voit mieux aujourd'hui avec le recul, époque qui a vu naître une certaine sociologie très globalisante, parfois même doctrinaire, une sociologie plus préoccupée aussi par les structures que par les acteurs. L'enseignement reçu au département de sociologie de l'Université Laval m'avait cependant quelque peu immunisé contre certaines idées fausses ou douteuses, pour reprendre la formule de Raymond Boudon avec qui je devais plus tard faire mon doctorat à Paris, car j'avais appris de Jean-Charles Falardeau que la sociologie produisait du *savoir scientifique* et de Gérald Fortin que ce savoir pouvait changer le monde. Ces années-là n'étaient pas encore marquées par le scepticisme ni par la relativité postmoderne ..., et je suis toujours resté attaché à cette conception de la sociologie.

Est-ce à cause de mes professeurs de Laval que j'ai vite préféré, étudiant, lire les grandes monographies empiriques de l'époque, y trouvant des réponses plus satisfaisantes à mes interrogations sur les changements rapides qui marquaient nos sociétés développées, et la mienne (le Québec) en particulier ? Je me souviens d'avoir apprécié *Mass Media and Personal Influence* et *People's Choice* de Lazarsfeld, *Le phénomène bureaucratique* (1963) de Michel Crozier et *La conscience ouvrière* (1966) d'Alain Touraine, de même que les travaux empiriques en sociologie du travail, un champ de recherche alors à son apogée. J'avais aussi lu avec enthousiasme C. W. Mills (en particulier *White Collar ; The American Middle Class*,) parce qu'il mélangeait harmonieusement études empiriques, analyses théoriques et lectures critiques de la société américaine, de même que Daniel Bell. Tous deux proposaient une vue d'ensemble de la société américaine comme il ne s'en n'écrivait plus beaucoup. Avec le recul, il me semble que ces ouvrages – et bien d'autres que je ne cite pas, notamment les grandes monographies faites au Québec, comme *Fin d'une religion ?* de Collette Moreux – m'apparaissent avoir en commun de ne pas verser dans une certaine conceptualisation trop impressionniste.

Deux livres ont compté dans ma formation. Tout d'abord, *La philosophie des sciences sociales* de Paul Lazarsfeld – un « livre imaginaire » selon l'expression de son préfacier Raymond Boudon, qui

n'existe pas sous cette forme en langue anglaise soit dit en passant – un ouvrage qui formalise la méthodologie en lien avec une sociologie de l'action. La présentation qui y est faite de l'analyse typologique est classique, et Lazarsfeld peut s'enorgueillir d'avoir contribué à la formalisation de cette méthodologie si caractéristique de la sociologie. Ensuite, les *Éléments de théorie et de méthode sociologique* de R. K. Merton, traduits par Henri Mendras, non pas tant par la perspective fonctionnaliste qui y est développée qu'à cause des liens entre recherche empirique et théorie, de l'aller retour qui doit les caractériser selon Merton.

Comme bien d'autres sociologues de ma génération, j'ai été marqué par deux traditions sociologiques : la tradition américaine (ou plutôt les traditions américaines, ce qui inclut autant les perspectives critiques à la Mills, l'ethno-méthodologie, l'École de Chicago que les premières études de sociologie quantitatives à la Blau et Duncan) et l'École française de sociologie. De cette dernière, un sociologue occupe une place à part dans mon cheminement, sans doute à cause de ses travaux empiriques : Maurice Halbwachs. Ses études faites à partir des budgets de ménages sont des classiques qui continuent d'inspirer les sociologues d'aujourd'hui œuvrant en sociologie de la consommation (je pense à l'ouvrage de Victor Scardigli, *La consommation, culture du quotidien*, publié en 1983) et j'espère mener à terme un ouvrage qui prolongera quelques unes des intentions de recherche du sociologue mort le 16 mars 1945 dans le camp de Buchenwald.

Ne faut-il pas regretter que de nos jours se publient moins de tels travaux d'envergure qui savent marier empirisme et théorie ? Des ouvrages comme *Habits of the Heart* (1985) de R. Bellah et ses associés, ou encore l'ouvrage de ma compatriote Michèle Lamont, *Money, Morals and Manners* (1992), semblent d'heureuses exceptions qui perpétuent cette tradition sociologique.

En parallèle à la lecture de travaux à forte teneur sociographique, j'ai été par ailleurs marqué par les théories qui, d'une manière ou d'une autre, partent des acteurs sociaux ou qui leur donnent une marge de manœuvre. Étudiant, j'avais lu *La psychanalyse, son image, son public* (1960) de Serge Moscovici, qui reste pour moi un ouvrage marquant, puisqu'on y trouve tous les éléments d'une théorie toujours actuelle des représentations sociales, ces systèmes cognitifs que se donnent les acteurs sociaux dans leur quotidien. Albert O. Hirschman, Mancur Olson et John Rawls ont été des auteurs importants, mais c'est surtout Raymond Boudon qui, au fil des

ans, a marqué ma façon de concevoir le travail théorique. Je pense que sa conception élargie de la rationalité des acteurs va rester comme une contribution majeure en sociologie dans la seconde moitié du XX^e siècle.

Découvrir le monde du point de vue des acteurs, n'implique pas d'être aveugle aux structures sociales ni aux institutions. Au moment de mes études de doctorat, j'avais été très marqué par l'article de Mark Granovetter, *The Strength of Weak Ties* (*AJS*, 1973), et par son livre *Getting a Job* (1974), dans lequel il montrait comment « les relations des relations » – les liens faibles dans un réseau social – marquaient les comportements de mobilité professionnelle des cadres et des professionnels américains. Reprenant cette approche dans une étude empirique menée en terrain québécois, j'eus la surprise de constater que, si tel était bien le cas pour les mêmes catégories sociales qu'avait étudiées Granovetter, il en était différemment chez les ouvriers et dans les occupations classées au bas de la hiérarchie sociale, ce qui m'avait amené à nuancer sa thèse.

Il est encore tôt pour dresser un bilan de la sociologie du XX^e siècle, pour départager ce qui va alimenter une tradition de recherche et ce qui va rester enterré sur les tablettes des bibliothèques. Mais je crois que les grands travaux empiriques ont un bel avenir à cause du développement des appareils et des moyens d'observation, à cause du cumul de données qui facilite les études longitudinales de divers types et à cause enfin des possibilités d'analyses comparatives qui se développent. La comparaison, qui occupait une place centrale dans la sociologie durkheimienne, fera progresser la connaissance scientifique dans les années à venir. Observateur de l'extérieur, je vois déjà changer le paysage de la sociologie française qui compte plusieurs réalisations dans ce sens. Enfin, les paradigmes et les perspectives théoriques qui donnent une place aux acteurs vont sans doute permettre à la sociologie de mieux asseoir ses bases théoriques.

Ouvrages marquants

Le cumul des connaissances et le développement des sciences sociales rendent difficile de se limiter à trois ouvrages.

George Herbert Mead, *Mind, Self and Society*, 1934, (trad. fr. *L'esprit, le soi, la société*, 1963) :

Un livre qui sera à redécouvrir au XXI^e siècle, marqué par l'accentuation de la diversité culturelle et le contact quotidien avec un autrui différent.

Charles Taylor, *Sources of the Self. The Marking of the Modern Identity*, Cambridge (Mass.), 1989:

Un ouvrage majeur, qui m'a intéressé comme citoyen vivant dans une *petite société* partagée entre ses références imaginées, un livre qui offre d'importantes clés pour comprendre le monde contemporain. L'idée de recherche de reconnaissance (en anglais, *recognition*), entre autres idées dans son œuvre, est centrale pour comprendre les questions identitaires de notre époque.

Boudon, Raymond, *La place du désordre*, Paris, PUF, 1984 :

Une réflexion neuve sur le changement social, qui illustre aussi une façon nouvelle de voir le travail théorique, en lien avec les observations empiriques.

Je m'en voudrais enfin de ne pas ajouter l'ouvrage inclassable du sociologue québécois Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire* (Montréal, HMH, 1968). Une analyse de la culture contemporaine au cœur de laquelle la notion de *distance* est centrale, un concept qui me semble aussi important que celui de reconnaissance chez Taylor.